



**CR d'Eva BUCHI Bolchevik, mazout, toundra et les autres, Dictionnaire des emprunts au russe dans les langues romanes, Paris, CNRS Editions, 2010, 718 pages.**

Gabriel Bergounioux

**► To cite this version:**

Gabriel Bergounioux. CR d'Eva BUCHI Bolchevik, mazout, toundra et les autres, Dictionnaire des emprunts au russe dans les langues romanes, Paris, CNRS Editions, 2010, 718 pages.. 2012, pp.32 : 145-147. halshs-01323523

**HAL Id: halshs-01323523**

**<https://shs.hal.science/halshs-01323523>**

Submitted on 31 May 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eva BUCHI *Bolchevik, mazout, toundra et les autres, Dictionnaire des emprunts au russe dans les langues romanes*, Paris, CNRS Editions, 2010, 718 pages.

En Europe, les langues territorialisées se rattachent presque toutes au groupe indo-européen. Elles relèvent pour l'essentiel de trois aires linguistiques : romane, germanique et slave. Le soubassement est demeuré suffisant prégnant pour que les procédés de construction (affixation et composition, déonomastique et calques) facilitent les transpositions. Cependant, les états présents des langues sont si éloignés que souvent, même une éventuelle base commune n'est plus sensible aux locuteurs. En revanche, la présence ancienne de ces populations dans les limites d'un continent où la circulation entre les territoires, plus ou moins active, n'a jamais été interrompue, des références partagées (la filiation culturelle gréco-latine, la diffusion du christianisme), des contacts continus entre les sociétés ne pouvaient manquer de trouver leur traduction dans les échanges lexicaux. Il est de tradition, en ce domaine, d'étudier les emprunts entre deux langues, en privilégiant des idiomes mitoyens qui transfèrent dans leur vocabulaire ce que les relations économiques et culturelles ont d'actif, dans une dissymétrie variable selon les langues, les époques et les domaines

Rappeler ces quelques évidences permet de marquer l'originalité de l'entreprise d'E. Buchi qui part d'une langue, la plus visible du groupe slave, le russe, qu'elle prend comme point de départ, afin d'étudier comment six grandes langues romanes ont puisé dans son vocabulaire des ressources lexicales. Le processus est observé dans un seul sens, du russe aux langues romanes, en l'occurrence le roumain, l'italien, le français, le catalan, l'espagnol et le portugais. Le moldave, dont l'identité est liée aux aléas des annexions, posait des difficultés insurmontables pour cette entreprise en raison d'une russification volontariste, ou forcenée, de la langue. A l'inverse, l'auteur a intégré l'espagnol parlé à Cuba, riche en russismes.

En sous-titre est indiqué le plan de l'ouvrage : d'abord un inventaire exhaustif des termes à partir des dictionnaires et de collections de textes (récits de voyage, traductions, documents politiques de l'Internationale Communiste, dépouillement de la presse et exploitation de Frantext), puis un historique des transferts et enfin une étude générale sur l'intégration des formes, avec une prédilection pour la prise en compte de la productivité verbale, la formation de dérivés autochtones à partir d'un emprunt du type *kremlin* > *kremlinologue*. Sont exclus les calques, les déonomastiques, les russismes occasionnels ou passés par une langue tierce...

L'intention de l'auteur n'est pas seulement de réaliser la compilation des mots d'origine russe dans la Romania mais d'observer la façon dont s'opère le passage d'une langue à l'autre, comme le reflète la construction des articles qui suivent l'ordre alphabétique latin. La vedette, un mot russe présenté en transcription suivi de la forme cyrillique, subsume les mots de toutes les langues romanes qui en ont un équivalent, au moins une et au plus les six, recensant les adaptations et les dérussismes (formations secondaires) suivis d'un commentaire. Voici en exemple un article choisi pour sa brièveté (il n'a de correspondant qu'en français) :

**Luina (лучина)** torche de copeaux

**I. Adapt. morph.** Fr. *louchine* n.f. « petite torche faite d'éclats de bois résineux (en Russie) » (1768, DDLMs), *loutchine* (15/10/1873 (ital.), RevDM 43, 895 ; Lar 1873-1902 ; 1881 (ital), LeroyEmpire 1, 152).

**0.** Fr. *loutchina* n.f. « petite torche faite d'éclats de bois résineux (en Russie) » (Lamartine), Zebrak-Infl 34).

Le français des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles connaît un emprunt assez éphémère à russ. *лучина* (lucina) n.f. « petite torche (faite de copeaux résineux) » (dp. Aruss., SSRLJ).

On peut sans doute attribuer cet emprunt aux traductions d'œuvres littéraires russes et/ou aux récits de voyage en Russie.

Après une trentaine de pages de présentation, la partie consacrée au dictionnaire aligne, en 480 pages, 445 notices, d'*agit-prop* à *zlotnik* (en français *solotnik*), une unité de mesure de 4,26 grammes.

Dans l'« Evaluation » (ce titre est celui choisi par l'auteur), sont traités les 52 russismes panromans en suivant leur apparition aux différents moments de l'histoire de l'Europe où les contacts transfèrent à l'ouest les marques régaliennes du nouvel Etat de Moscovie (au XVI<sup>e</sup> : *tsar* (cf. un tableau p. 525 qui en suit les avatars romans à partir du texte de Herberstein paru en 1549), *verste*, *rouble*, *kopeck*...), du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> l'organisation socio-culturelle au temps des Romanov (*moujik* (cf. un tableau p. 530 pour en suivre le parcours et les transformations sémantiques et catégorielles), *kremlin*, *vodka*, *samovar*, *knout*, *intelligentsia*, *troïka*, *pogrom*...) et l'extension de leur empire sur l'Asie du centre et du nord (*steppe*, *taïga*, *saïga*...). L'URSS a assuré un transfert massif de vocabulaire politique (*bolchevik*, *komintern*, *kolkhoz*, *goulag*, *nomenklatura*) et, à un moindre titre, technique (*cosmonaute*, *spoutnik*).

Après l'histoire, la géographie des langues. Le roumain a été, comme le rendaient prévisibles sa position en Europe et sa situation après Yalta, la langue la plus influencée puisque les trois quarts des termes recensés y sont présents, souvent de façon exclusive dans la Romania mais sans qu'on dépasse 1% du stock lexical. Un tiers des emprunts date de l'URSS, 40 % du XIX<sup>e</sup> siècle où a été entreprise une politique systématique de relatinisation. Le cas des langues occidentales est à peu près comparable. C'est le français qui, après le roumain, est allé le plus loin dans l'emprunt (la moitié des termes). A noter qu'un seul russisme est apparu en français dans les vingt dernières années : *osciètre*, qui désigne un esturgeon et, par métonymie, une variété de caviar.

On trouve ensuite un inventaire des datations que cet ouvrage a permis de rectifier : *icône* est attesté dès 1607 et non en 1838, *podzol* en 1920 et non en 2001 comme l'indique le *Robert*. D'autres modifications sont proposées concernant les étymologies mais, au-delà d'une amélioration continue des résultats qu'un tel ouvrage permet, se dessine surtout l'ambition de la confection du grand REW, le *Romanische Etymologische Wörterbuch*, le dictionnaire étymologique roman en chantier.

Les annexes comprennent une table des abréviations, un index récapitulatif des notices étymologiques (p. 574-613), un répertoire chronologique des russismes (p. 614-647) qui va du français *boyard*, « seigneur russe », en 1450, au portugais *suprematismo*, « suprématisme », en 2001, une liste des sigles bibliographiques (p. 647-671) et la bibliographie (671-715).

Cet ouvrage est triplement intéressant pour un sémanticien. Il met en évidence une dimension historique et anthropologique à l'œuvre dans le contact des langues. Il prend en compte la façon différenciée dont six langues proches ont traité leurs emprunts à une même langue, du choix des unités (presque exclusivement des noms) à leur intégration dans le lexique par la création de dérivés. Il mesure la variation sémantique telle qu'elle se produit au point de rencontre d'une confrontation culturelle et d'un ajustement à la langue d'accueil. Si *mazout*, emprunté d'abord par le français, s'est transmis à l'italien, au catalan, à l'espagnol et au portugais, il n'y a qu'en français qu'il a donné un verbe, *mazouter*, et l'appellation d'un vin rouge épais ou du cocktail whisky-coca.

Gabriel Bergounioux